Les Kurdes face à Daech : quelle efficacité militaire ?

Rémy Hémez

Dans Politique étrangère 2016/1 Printemps , pages 123 à 134
Éditions Institut français des relations internationales

ISSN 0032-342X
ISBN 9782365674836
DOI 10.3917/pe.161.0123
Date de mise en ligne : 02/03/2016

Article disponible en ligne à l'adresse
https://shs.cairn.info/revue-politique-etrangere-2016-1-page-123?lang=fr

CAIRN.INFO

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Institut français des relations internationales.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Institut français des relations internationales | Téléchargé le 17/11/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 37.60.190.132)

Les Kurdes face à Daech : quelle efficacité militaire ?

Par **Rémy Hémez**

Rémy Hémez est officier de l'armée de Terre et chercheur à l'Ifri.

L'image de l'efficacité militaire kurde renvoie à de courtes périodes historiques du XX^e siècle, au mythe des femmes combattantes, et à de réels succès contre Daech. Mais ces succès concernent surtout l'espace syrien. En Irak, le poids militaire kurde est bridé par un défaut de préparation, l'absence d'armements performants, et des divergences tant politiques que tactiques entre les acteurs. Hors soutien occidental, les forces kurdes ne peuvent seules forcer la décision sur le terrain.

politique étrangère

On ne se bat bien que pour les causes qu'on modèle soi-même,
et avec lesquelles on brûle en s'identifiant.

René Char, *Feuillets d'Hypnos*

Les frappes aériennes ne permettront pas de gagner face à Daech. Une action au sol est indispensable : reste à savoir qui veut, qui peut la mener. Les Kurdes irakiens et syriens semblent être des « candidats idéaux ». Ils sont musulmans, mais avant tout nationalistes[1], et tolèrent la diversité religieuse et ethnique. Fréquentables politiquement, ils ont aussi l'avantage d'être perçus comme des alliés de confiance, sachant faire preuve d'efficacité militaire – ce « […] processus par lequel les forces armées convertissent des ressources en puissance de combat, une organisation militaire vraiment efficace étant celle qui tire le meilleur des ressources physiques et politiques à sa disposition »[2]. Qu'en est-il vraiment de cette efficacité ?

1. R. Mielcareck, « Forces kurdes, un maigre espoir face aux djihadistes », *DSI* hors-série n° 40, février-mars 2015.
2. A. R. Millett et W. Murray, *Military Effectiveness*, volume 1, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 2.

Institut français des relations internationales | Téléchargé le 17/11/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 37.60.190.132)

Mythes et origines de l'efficacité militaire kurde

« Je suis Peshmerga du Kurdistan. Je suis prêt pour la bataille. Je suis Kurde, jamais vaincu. Je suis guerrier, jamais vaincu[3]. » Les combattants kurdes bénéficiaient dans les pays occidentaux, avant même les combats contre Daech, d'une image très favorable de leur efficacité militaire. Celle-ci s'est construite autour de trois piliers : une tradition guerrière, la présence de femmes combattantes, et les opérations en Irak en 2003.

Le terme de « Peshmergas » désigne les combattants kurdes et plus particulièrement ceux d'Irak[4] – en kurde « ceux qui vont au-devant de la mort ». Le nom est, pour beaucoup, devenu synonyme de bravoure. Il est vrai que les Kurdes ont une longue tradition guerrière. Leurs racines historiques comme force militaire organisée remonteraient à la création, en 1891, de la cavalerie *Hamidiya*, formée d'unités tribales qui avaient pour mission de défendre la frontière de l'Empire ottoman. À partir de 1919, les révoltes kurdes, notamment contre les Britanniques, se multiplient et renforcent l'image du guerrier farouche. La (courte) période de la République de Mahabad (1946)[5] constitue un moment clé dans le processus de cristallisation du mythe du guerrier peshmerga, notamment autour de la figure de Mustapha Barzani. La modeste armée du Mahabad résiste en effet bravement aux assauts iraniens, et il semble que c'est à cette période que les combattants kurdes prirent le nom de Peshmergas, plutôt que celui de *Serbaz* (terme persan pour « soldats »)[6], et qu'ils quittèrent progressivement leur statut tribal pour se constituer en force politique. La guerre kurdo-irakienne (1961-1970) couronna le processus, mettant une nouvelle fois en valeur leur maîtrise de la guérilla. On ne peut cependant ignorer qu'au cours du xx^{e} siècle, les Kurdes se révélèrent à plusieurs reprises inférieurs à l'armée irakienne au niveau tactique, en particulier lorsqu'ils ont cherché à utiliser des modes d'action réguliers, et qu'ils ne parvinrent jamais à prendre le dessus sur le long terme[7].

Au cœur du mythe du guerrier kurde se trouve le mythe de la femme kurde combattante. Historiquement, quelques femmes kurdes ont joué

3. Extrait de l'hymne des Peshmergas. W. Rehmany, *Dictionnaire politique et historique des Kurdes*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 375.
4. Les Kurdes sont aujourd'hui répartis entre quatre pays : l'Irak, la Syrie, la Turquie et l'Iran.
5. Cette république éphémère recouvrait un territoire aujourd'hui au nord-ouest de l'Iran, province de l'Azerbaïdjan occidental, et n'a pu survivre que tant que l'armée soviétique l'a soutenue. Voir W. Eagleton, *La République kurde*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1992.
6. M. G. Lortz, « Willing to face Death: A History of the Kurdish Military Forces – the Peshmergas – from the Ottoman Empire to Present Day Iraq », Tallahassee, Florida State University, 28 octobre 2005.
7. K. M. Pollack, *Arabs at War: Military Effectiveness, 1948-1991*, Lincoln, University of Nebraska Press, p.156-157 et p.176-182.

Institut français des relations internationales | Téléchargé le 17/11/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 37.60.190.132)

un rôle politique et militaire important. On peut penser à Kara Fatima Khanum qui mena au combat plusieurs centaines de Kurdes dans la guerre russo-turque de 1877[8] ; ou à Margaret George Shello, d'origine assyrienne et qui, dans les années 1960, commanda une unité d'hommes au combat contre les Irakiens. Mais ces exemples restent historiquement marginaux. Le phénomène des femmes combattantes se concentre aujourd'hui au PKK (Parti des travailleurs du Kurdistan), où les femmes représenteraient 30 % des combattants, et au PYD (Parti d'union démocratique), où cette proportion se situerait entre 30 et 40 %, la plupart des combattantes étant rassemblées dans des unités féminines, les YPJ (Unités féminines de protection)[9]. Le phénomène est beaucoup moins important au Kurdistan irakien, où il n'y aurait que quelques centaines de femmes peshmergas[10].

Le mythe des femmes kurdes combattantes s'est largement renforcé en Occident ces derniers mois, avec la résonance médiatique de la bataille de Kobané. Ces combattantes renvoient en effet une image séduisante à un Occident globalement favorable à l'émancipation des femmes du Moyen-Orient. Ces combattantes participent de l'efficacité militaire des Kurdes, par leur insertion directe dans les affrontements, par la peur qu'elles provoqueraient chez les combattants de Daech, et par leur renforcement général des effectifs combattants. Mais il ne faut pas pour autant se leurrer : les relations hommes/femmes demeurent dans l'ensemble très codifiées : on reste fort loin des mouvements féministes ou progressistes[11]…

De façon plus contemporaine, la perception de l'efficacité militaire kurde s'est fixée dans les esprits occidentaux en 2003 dans le sillage de la guerre d'Irak. Au nord du pays, une opération audacieuse permit à environ 500 hommes des Forces spéciales américaines, associés à 60 000 Peshmergas, de fixer 13 divisions irakiennes, et de prendre le contrôle de l'essentiel du territoire kurde, sans perte du côté américain[12]. Les Peshmergas ont alors combattu efficacement avec les Américains et, « le temps passant, le sentiment grandit au sein de l'*establishment* militaire en Irak que les Kurdes étaient de bons combattants et que l'on pouvait

8. M. M. Gunter, *Historical Dictionnary of the Kurds*, Lanham, Scarecrow Press, 2011, p. 305.
9. O. Grosjean, « Kurdes et combattantes, une émancipation des femmes par la guerre ? », *Moyen-Orient*, n° 26, avril-juin 2015, p. 61-65.
10. A. M. Husain, R. Arezki, P. Breuer, V. Haksar, T. Helbling, P. Medas et M. Sommer, « Global Implications of Lower Oil Prices », *IMF Staff Discussion Note*, Fonds monétaire international, juillet 2015.
11. O. Grosjean, *ibid*.
12. R. Andres, « The Afghan Model in Northern Iraq », *The Journal of Strategic Studies*, vol. 29 n° 3, juin 2006, p. 395-442.

Institut français des relations internationales | Téléchargé le 17/11/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 37.60.190.132)

leur faire confiance[13] ». Une analyse largement diffusée dans les forces armées américaines, et toujours influente aujourd'hui.

Les récents combats face à Daech ont mis à l'épreuve le mythe historique de l'efficacité militaire kurde, offrant l'occasion d'une analyse objective des forces et des faiblesses de combattants sur lesquels les Occidentaux fondent beaucoup d'espoir.

Les Kurdes de Syrie face à Daech : le choc des idéologies

Les Kurdes de Syrie semblent aujourd'hui incarner le mythe de l'efficacité militaire kurde. Leurs « prouesses militaires » sont très présentes dans les médias, et reconnues aux États-Unis. Le général Austin, commandant le CENTCOM, déclarait par exemple en septembre 2015 : « Au cours des derniers mois, les Kurdes syriens ont obtenu des résultats exceptionnels dans le nord-est de la Syrie[14]. » Relevons cependant qu'avant les frappes aériennes les Kurdes reculaient. La bataille de Kobané (septembre 2014 - janvier 2015) et ses répercussions médiatiques sont fondatrices de la perception occidentale de l'efficacité militaire des YPG (Unités de protection du peuple). Les djihadistes y sont contenus, puis repoussés par les YPG finalement appuyés par des frappes de la coalition. Le PYD élargit ensuite rapidement d'un tiers le territoire qu'il contrôle, qui représente aujourd'hui environ 28 500 km^2, avec un front de plus de 900 km, de Jarabulus à l'ouest à Tell Abyad à l'est.

Comment expliquer qu'une organisation si récente[15], et d'apparence faible, réussisse à tenir tête à Daech, souvent présenté comme « invincible » ? Le PYD, principale organisation kurde combattant Daech en Syrie, n'existe que depuis 2003. Les YPG (Unités de protection du peuple), son bras armé, représentent un effectif estimé de 30 000 à 50 000 combattants. Elles sont quasiment dépourvues d'armement lourd, leurs armes individuelles étant majoritairement achetées au marché noir, et l'essentiel de leur parc de véhicules constitué de *pick-up*. Enfin, le PYD a reçu peu d'aide des Occidentaux, d'une part en raison de sa proximité avec le PKK – toujours sur la liste des organisations terroristes des États-Unis et de l'Union européenne –, d'autre part en raison de l'alliance de fait qui existerait entre les Kurdes syriens et le régime de Bachar Al-Assad.

13. M. Shareef, *The United States, Iraq and the Kurds. Shock Awe and Aftermath*, Abingdon, Routledge, 2014, p. 160.
14. « Statement of General Lloyd J. Austin III, Commander, U.S. Central Command, before the Senate Armed Service Committee, on Operation Inherent Resolve », 16 septembre 2015.
15. Pour comprendre la montée en puissance du PYD en Syrie, lire : A. Quesnay et C. Roussel, « Avec qui se battre ? Le dilemme kurde », *in* F. Burgat et B. Paoli (dir.), *Pas de printemps pour la Syrie*, Paris, La Découverte, 2013, p. 144-157.

Institut français des relations internationales | Téléchargé le 17/11/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 37.60.190.132)

Les YPG se situent dans la tradition des guerres de libération nationale[16], ce qui a un impact sur leur efficacité. L'imprégnation idéologique[17] des combattants est forte – les cours politiques sont fréquents –, et ils semblent bien avoir le sentiment de se battre « pour plus grand que soi ». En l'absence d'alternative, les YPG bénéficient globalement du soutien de la population, qui n'adhère cependant pas en masse aux idéaux du PYD et vit mal la conscription mise en place par ce parti depuis 2013. L'encadrement sécuritaire et militaire de la population permet cependant de rationaliser l'effort de guerre[18]. La maîtrise de la propagande[19] permet, entre autres éléments, d'attirer des combattants étrangers, même si c'est en nombre limité. La population kurde est ainsi organisée pour résister, même au risque d'un sacrifice très élevé, avec l'impression que chaque victoire contre Daech est un pas de plus vers la constitution de son État[20]. Autre facteur qui contribue aux « forces morales » des YPG : l'interdiction du recul. Derrière : les barbelés et les chars turcs. Il faut donc combattre pour la survie, et celle des familles. Comme pour tout mouvement révolutionnaire aux racines marxistes-léninistes, le commandement est (relativement) unifié, en particulier en comparaison avec les autres groupes rebelles. Un Haut conseil militaire est basé à Malikiyah et la discipline interne à l'organisation est forte. Ce qui permet notamment de « planifier » des bascules d'efforts, et de gérer les renforts. Les YPG se sont donc rapidement structurés. Les soldats sont désormais payés 150 dollars par mois[21], et un effort est fait sur la formation, des écoles militaires se chargeant des nouvelles recrues pendant trois mois.

Syrie : une force de guérilla efficace

Les YPG constituent également une force de guérilla, tant par leur héritage que par leurs structures et leurs modes d'action. Elles ont dans ce domaine une culture militaire importante, celle du PKK. De 1979 à 1998 a existé une alliance entre le PKK et le régime d'Assad, ce dernier laissant nombre de Kurdes syriens rejoindre les rangs du PKK pour participer à la guérilla contre l'armée turque[22]. En 2003, en créant le PYD, le PKK ne fait finalement que raviver sa branche syrienne. Aujourd'hui, le PYD nie

16. Voir par exemple : G. Chaliand, *Mythes révolutionnaires du tiers monde*, Paris, Le Seuil, 1979.
17. L'idéologie du PYD correspond à la volonté d'inventer une démocratie radicale, de représentation directe (d'où la gestion actuelle en cantons). Elle est très influencée par la pensée d'Abdullah Ocalan. Entretien avec Hamit Bozarslan, le 24 septembre 2015.
18. Entretien avec Arthur Quesnay, le 3 novembre 2015.
19. Voir par exemple cette vidéo : <www.liveleak.com> ou la page Facebook « Lions of Rojava ».
20. K. Vick, « The Kurds Are Building a Country with Every Victory Over ISIS », *Time*, 23 juin 2015, disponible sur : <www.time.com>.
21. « Flight of Icarus? The PYD's Precarious Rise in Syria », *Report*, n° 151, Crisis Group Middle East, 8 mai 2014.
22. M. M. Gunter, *Out of Nowhere. The Kurds of Syria in Peace and War*, Londres, Hurst and Company, 2014, p. 40.

Institut français des relations internationales | Téléchargé le 17/11/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 37.60.190.132)

tout lien organique avec le PKK, mais de nombreux signes prouvent leur interconnexion. Les YPG bénéficient ainsi d'une ossature de cadres venant du PKK et ayant combattu pendant plusieurs années les armées turques. Certains d'entre eux commandent des unités et sont responsables de la formation idéologique des combattants[23].

Chaque unité est configurée autour d'une trentaine d'hommes et peut agir de façon autonome, ce qui rend les YPG très flexibles. En posture défensive, cela leur permet notamment de répondre aux surprises tactiques imposées par Daech. Comme l'explique l'un des chefs YPG : « La bataille contre Daech est fluide. C'est ce que le régime [de Bachar Al-Assad] ne comprend pas. Ils restent dans les zones qu'ils contrôlent et pensent qu'ils peuvent repousser n'importe quelle attaque. Mais ils devraient constamment surveiller les mouvements de Daech et déplacer leurs positions afin de se préparer à toute attaque surprise[24]. » En posture offensive, cette structure souple favorise des modes opératoires de type *hit-and-run*. Les YPG sont par ailleurs capables de concentrer rapidement des forces sur un point du front, avant de brusquement changer l'axe principal de l'attaque, et de prendre l'ennemi à revers[25].

Depuis octobre 2014, les succès des YPG s'expliquent aussi par la coordination de leurs actions avec les moyens aériens de la coalition. Les chefs YPG semblent pouvoir demander directement des frappes aériennes[26] et le fait qu'un détachement de 50 hommes des forces spéciales américaines soit déployé à leurs côtés ne manquera pas d'améliorer l'efficacité de cette coordination. Cela gêne Daech, qui ne peut pas regrouper des masses d'hommes ou de matériel sans qu'elles soient détruites par des frappes aériennes, le terrain ouvert de la plaine de la Jazeera facilitant le travail de l'aviation occidentale. L'organisation est donc condamnée à mener des attaques surprises, puis à se retirer très rapidement.

Les Kurdes de Syrie sont désormais un acteur régional militairement crédible. À l'inverse, les peshmergas d'Irak semblent, quant à eux, avoir perdu une part de leur aura et de leur allant.

Des Peshmergas « embourgeoisés »

Les combats contre Daech ont d'emblée révélé les faiblesses des forces armées du GRK. Les Peshmergas durent abandonner tout le territoire

23. « Flight of Icarus? The PYD's Precarious Rise in Syria », *op. cit.*
24. A. R. Khan, « How an Army of Kurds are Winning Against Islamic State », *MacLean's*, 21 juillet 2015.
25. M. Stephens, « YPG the Islamic State's Worst Enemy », *IHS Jane's 360*, 11 septembre 2014.
26. Voir notamment le récit d'une frappe de la coalition demandée par un commandant kurde : R. Callimachi, « Inside Syria: Kurds Roll Back ISIS; but Alliances are Strained », *The New York Times*, 10 août 2015.

Institut français des relations internationales | Téléchargé le 17/11/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 37.60.190.132)

conquis à l'été 2014 suite à la déroute de l'armée irakienne, mais aussi des zones qu'ils avaient réussi à sécuriser depuis 2003. Certaines unités se sont simplement effondrées devant l'avancée de Daech, et les déserteurs ont été très nombreux. Les Pershmergas ont cependant lancé la contre-offensive beaucoup plus vite que l'armée irakienne et, à la fin de l'année 2014, l'essentiel du territoire perdu avait été repris. Ces victoires doivent pourtant beaucoup aux frappes aériennes de la coalition, et les Peshmergas n'ont pas vraiment eu à mener bataille contre un adversaire qui avait sans doute abandonné le terrain[27]. Ainsi, les forces armées du Kurdistan irakien sont-elles apparues fébriles, cédant parfois à la panique, loin de l'efficacité supposée du guerrier peshmerga. Comment expliquer les difficultés rencontrées par les Kurdes irakiens dans la production d'efficacité militaire ?

La première explication tient à « l'embourgeoisement » des hommes du GRK[28]. Le Kurdistan irakien est autonome, *de facto* depuis 1991 et constitutionnellement depuis 2005. La région a connu une relative période de prospérité ces six dernières années, notamment grâce à ses importantes ressources pétrolières, et a vécu dans une apparente sécurité jusqu'à l'été 2014. Les Kurdes irakiens se sont donc vus comme un îlot de prospérité dans un environnement secoué par les guerres et le terrorisme, ce qui a eu visiblement un effet sur leur efficacité militaire. Le GRK a ainsi peu fait pour sa défense depuis une décennie. Les Peshmergas étaient devenus des combattants à mi-temps, manquant d'expérience du combat[29], très occupés par leurs affaires, les jeunes entrant dans les forces armées en attendant surtout une position ou un salaire. Le service militaire, un temps envisagé, n'a jamais été mis en place. Le système militaire est loin d'être professionnalisé, les combattants passant deux ou trois jours au front par semaine, ce qui pose d'importants problèmes de connaissance du terrain et de coordination[30]. Pour Gérard Chaliand, la défaite contre Daech « […] marquait un degré d'impréparation confondant. Les troupes n'étaient pas convenablement entraînées, ni équipées de façon adéquate. […] Comment avait-on pu, emporté par la prospérité soudaine, négliger les forces armées qui, dans la situation du Kurdistan d'Irak, constituaient la seule dissuasion, la condition même de la survie[31] ? »

27. R. Mielcareck, *op. cit*.
28. Selon l'article 121 de la constitution irakienne de 2005, le KRG dispose de tous les pouvoirs pour l'établissement et l'organisation des forces de sécurité de la région. Voir D. Chapman, « Security Forces of the Kurdistan Regional Government », US Army War College, 2009, p. 100.
29. Les Peshmergas n'ont pas réellement combattu depuis 2003-2004.
30. Entretien avec Arthur Quesnay, le 3 novembre 2015.
31. G. Chaliand, *La Question kurde à l'heure de Daech*, Paris, Le Seuil, mai 2015, p. 99.

Institut français des relations internationales | Téléchargé le 17/11/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 37.60.190.132)

Au-delà du refus de prendre en compte la réalité stratégique environnante, des facteurs structurels expliquent le manque d'efficacité des Peshmergas à l'été 2014. Le premier est certainement la profonde division politique qui demeure au Kurdistan irakien entre le KDP (Parti démocratique du Kurdistan) de Massoud Barzani, président du GRK, et le PUK (Union patriotique du Kurdistan) de Jalal Talabani, président de l'Irak de 2005 à 2014. Cette scission, en dépit d'une unification des forces armées annoncée depuis 2006, traverse les Peshmergas et désorganise leur commandement. En 2013, les effectifs sous la coupe du ministère des Peshmergas étaient de 51 000 hommes, alors que le KDP et le PUK alignaient chacun environ 25 000 hommes. Suite à la mobilisation contre Daech, les effectifs des forces de sécurité du GRK seraient compris entre 100 000 et 120 000 hommes ; mais la division persiste, et l'institutionnalisation des Peshmergas est loin d'être achevée. Ils opèrent encore beaucoup comme des milices partisanes[32]. Les unités d'élite (*Gulan*, *Barzan*, *Dizha Tiror*) ne dépendent pas du commandement centralisé et siphonnent les meilleures recrues[33]. Cette scission a aussi des répercussions au plan tactique, interdisant l'unicité d'effort des Peshmergas. La cause centrale de l'effondrement militaire d'août 2014 est donc que le commandement central des forces du GRK n'a pas fonctionné. L'état-major s'est immédiatement divisé entre les affiliations PDK et UPK de ses officiers, interdisant toute stratégie globale[34].

Irak : division et désorganisation

À cela s'ajoute le défi posé par la largeur du front – plus de 1 000 km –, le déploiement des unités ne dépendant pas seulement de considérations tactiques, mais aussi des contingences politiques. Ainsi, du fait de la compétition entre PDK et PUK, les deux partis entretenaient des effectifs très importants à Kirkouk, centre majeur pour le pouvoir et l'économie, alors que les zones de Sinjar et Rabia, qui représentent pourtant une large bande de terrain s'enfonçant en territoire contrôlé par Daech, n'étaient défendues que par deux brigades[35].

Au plan matériel, les Kurdes eux-mêmes ont mis en avant, pour expliquer leurs échecs de l'été 2014, le défaut d'armement lourd et collectif, en particulier antichar, pour faire face aux véhicules blindés saisis par Daech. Pourtant, ils étaient mieux équipés et structurés que les YPG. Le plan américain de reconstruction de l'armée irakienne post-2003 a conduit

32. A. Hagood, « The Peshmergas and the Future of the State », NORIA research, janvier 2015.
33. M. Knights, *The Long Haul*, Washington D.C., Washington Institute for Near East Policy, 2015, p. 34.
34. Entretien avec Arthur Quesnay, le 3 novembre 2015.
35. M. Knights, *op. cit.*, p. 31.

Institut français des relations internationales | Téléchargé le 17/11/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 37.60.190.132)

à l'équipement de huit brigades kurdes, aujourd'hui encore opérationnelles[36]. Les Peshmergas disposent par exemple de canons *122 D30*, de lance-roquettes *BM-21* ou de chars *T-55*. Ils peuvent compter sur un soutien franc venant de l'étranger : de l'Iran, puis, à partir d'août 2014 des États-Unis, qui entreprirent des frappes aériennes à l'effet psychologique majeur. À l'été 2015, Washington a aussi lancé un plan pour former et armer trois nouvelles brigades peshmergas. À partir de septembre 2014, plusieurs pays de l'Union européenne ont également fourni des armes. La véritable difficulté des forces armées kurdes est logistique, et concerne les approvisionnements en munitions et pièces détachées. La plupart des Peshmergas continuent de devoir acheter eux-mêmes leurs armes et dépendent des transports civils pour se déplacer.

2014 correspond ainsi à une véritable crise existentielle pour le GRK, face à un ennemi inconnu, usant de tactiques qu'il n'avait jamais affrontées (notamment l'usage massif d'IED, engins explosifs improvisés), faisant preuve d'une grande brutalité, et défiant des « frontières » protégées depuis plus de dix ans. Les Kurdes irakiens ont fait face à une véritable surprise stratégique, que l'on pourrait définir comme une « situation de choc ou de sidération psychologique et organisationnel(le) résultant d'une action offensive adverse, révélant une impréparation relative de la victime et lui imposant d'ajuster les moyens, voire les objectifs, de sa posture stratégique[37] ». Les premiers combats face à Daech ont violemment éclairé les fragilités des forces armées du GRK. Le soutien occidental leur a permis de rétablir la situation en reprenant le terrain perdu et de stabiliser le front. Aujourd'hui, les Peshmergas luttent pour retrouver leur crédibilité, à l'international mais aussi en interne par des actions militaires emblématiques, comme la libération d'otages d'une prison du secteur d'Hawija en octobre 2015, et surtout la reprise très symbolique de Sinjar le mois suivant. Mais les faiblesses structurelles des Peshmergas demeurent, en particulier leur factionnalisme, que les événements actuels ne font finalement qu'exacerber.

Les irréguliers peuvent-ils seuls battre les irréguliers ?

En dépit de ces faiblesses, on ne peut nier l'efficacité militaire des Kurdes syriens et irakiens face à Daech. Ils semblent en effet mieux réussir dans ce combat que les armées irakienne et syrienne, et les Occidentaux placent en eux beaucoup d'espoir, puisqu'ils rechignent à s'engager au sol tout en étant persuadés que la guerre ne pourra être gagnée que par des acteurs

36. M. Knights, *op. cit*., p. 27.
37. C. Brustlein, « La surprise stratégique. De la notion aux implications », *Focus stratégique*, Paris, Ifri, n° 10, octobre 2008, disponible sur : <www.ifri.org>.

Institut français des relations internationales | Téléchargé le 17/11/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 37.60.190.132)

locaux. Cette déclaration de Barack Obama en fait la démonstration : « Nous devons donc développer une stratégie […] qui étende notre rayonnement sans pour autant envoyer des forces de notre armée déjà trop sollicitée, ou attiser les ressentiments locaux. Nous avons besoin de partenaires pour lutter à nos côtés contre les terroristes[38]. » Cette politique du « no boots on the ground » peut s'expliquer par des difficultés budgétaires et une certaine « fatigue stratégique » après plus de dix ans de guerre en Afghanistan et en Irak, avec des résultats mitigés. Il est donc tentant de rejouer « le modèle de la guerre d'Afghanistan[39] » de 2001 : peu de troupes au sol, encadrement d'irréguliers par des forces spéciales, appui massif des opérations par moyens aériens. D'autant que ce modèle du « combat couplé » a été, on l'a vu, utilisé avec succès par l'armée américaine avec les Peshmergas en 2003. La clé de l'efficacité réside alors dans le niveau de coordination avec les forces régulières, notamment pour pouvoir bénéficier d'appuis. Face à Daech, les Kurdes apparaissent comme les auxiliaires les plus crédibles et les plus efficaces.

On peut donc se demander si, en définitive, la seule solution pour combattre Daech, adversaire irrégulier, ne serait pas d'être soi-même irrégulier. L'idée n'est évidemment pas neuve, et court sous le débat sur la contre-insurrection, au travers de la question des partisans ou des milices. On peut évoquer à ce titre le cas des GCMA-GMI[40] qui, de 1951 à 1954 mirent au point une « autre façon » de combattre l'insurrection vietminh en s'appuyant sur des groupes de partisans encadrés par quelques Européens, et qui finirent par contrôler de très larges zones au nord-ouest du Vietnam et au nord-est du Laos, causant bien du souci au Vietminh[41]. Pour Charles David, « les Français découvraient l'antidote : à la guerre du peuple qui faisait la force du concept vietminh, ils opposaient la résistance populaire[42] ».

Les irréguliers peuvent-ils gagner une guerre ?

Mais cet emploi d'irréguliers a des limites bien connues, qui peuvent nous éclairer sur la situation actuelle des Kurdes. Le débat s'est surtout concentré ces derniers mois autour du *vetting* : comment éviter que nos

38. « Remarks by the President at the United States Military Academy Commencement Ceremony », 28 mai 2014.
39. Pour une vision critique de ce modèle, voir S. Biddle, « Afghanistan and the Future of Warfare: Implications for Army and Defense policy », US Army War College, novembre 2002.
40. Les groupements de commandos mixtes aéroportés-groupements mixtes d'intervention sont des unités crées en Indochine en 1951 par l'armée française. Composées de soldats autochtones (essentiellement des minorités) et des cadres européens, ces unités avaient une mission de contre-maquis.
41. P. Pottier, « GCMA/GMI: A French Experience in Counterinsurgency during the French Indochina War », *Small Wars & Insurgencies*, 16:2, 2005, p. 125-146.
42. M. David, *Guerre secrète en Indochine*, Paris, Lavauzelle, 2002, p. 374.

Institut français des relations internationales | Téléchargé le 17/11/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 37.60.190.132)

armes et notre argent ne tombent dans de mauvaises mains ? Les questions que soulève l'emploi de troupes irrégulières (*unconventional warfare*) sont pourtant bien plus nombreuses. Historiquement, ces troupes sont le plus souvent utilisées pour des opérations de sécurisation, après qu'une unité régulière s'est saisie d'une zone. Leur force vient du fait qu'elles agissent là où elles vivent, pour sécuriser leurs terres, leurs familles. Mais il y a un revers : les forces irrégulières ne conduisent que très rarement des actions hors de leur zone d'origine, du fait d'une faible mobilité stratégique, mais aussi en raison de limites culturelles. Cela se retrouve bien chez les Kurdes syriens et irakiens : ils peuvent tenir le territoire conquis, mais difficilement mener une offensive en région majoritairement arabe. Ils y seraient mal acceptés culturellement, et pourraient provoquer des réactions de rejet. Or, ne serait-ce qu'au nord de la Syrie, les trois poches de peuplement kurdes ne forment pas un territoire unifié. C'est notamment pour cette raison que les Américains empêchent pour le moment les Kurdes syriens de franchir l'Euphrate pour progresser vers l'ouest, et qu'ils ont poussé à la création des Forces démocratiques syriennes, une alliance entre Kurdes et Arabes qui reste largement dominée par le PYD[43]. Leurs faibles capacités logistiques ne leur permettraient pas de soutenir une opération de ce type. Se pose ensuite la question éthique et juridique : comment s'assurer que les irréguliers employés respectent le droit des conflits armés[44] ? Elle se pose évidemment pour les Kurdes, et les YPG en particulier, puisque le PYD est classé comme organisation terroriste par de nombreux pays. Par ailleurs, la formation d'irréguliers par une armée régulière est une tâche très complexe. Il est ainsi crucial de ne pas trop les pousser vers le modèle régulier, ce qui les rendrait dépendants de moyens tels que les appuis-feu. David Kilcullen conseille même de mettre en place des forces irrégulières avec une organisation miroir de celle de leur ennemi[45]. La clé semble être d'arriver au bon niveau d'hybridité, en trouvant l'équilibre entre irrégulier et régulier.

***

Face à Daech, les forces militaires kurdes syriennes et irakiennes peuvent tenir le territoire qu'elles contrôlent dans la mesure où le soutien occidental, et en particulier l'appui aérien, reste constant. L'efficacité militaire des Kurdes a eu un effet moral majeur, dissolvant la croyance en

43. B. Hubbard, « New US-Backed Alliance to Counter ISIS in Syria Falters », *The New York Times*, 2 novembre 2015.
44. Pour une étude du combat couplé et de ses limites, voir : J. Henrotin, *Techno-guérilla et guerre hybride*, Paris, Nuvis, 2014, p. 168-187 et R. L. Green, *Key Considerations for Irregular Security Forces in Counterinsurgency*, Command and General Staff College, Fort Leavenworth, Kansas, Military Bookshop 2011.
45. D. Kilcullen, « Twenty Eight Articles », *Military Review*, n° 107, mai-juin 2006, p. 103-108.

Institut français des relations internationales | Téléchargé le 17/11/2026 sur https://shs.cairn.info (IP: 37.60.190.132)

l'invincibilité de Daech et poussant ce dernier à la défensive. Il est pourtant illusoire d'envisager une offensive majeure kurde pour reprendre à Daech des territoires qui, historiquement, ne sont pas de peuplement kurde. Les Kurdes ne le veulent pas, et ne le peuvent pas. Les Kurdes irakiens ont obtenu l'essentiel de ce qu'ils voulaient. Les Kurdes syriens voudraient faire la liaison entre Kobané et Afrin, mais ils doivent déjà contrôler une portion de territoire à majorité arabe, et ne pousseront certainement pas plus loin leurs offensives[46], ne serait-ce que parce qu'ils ont besoin de tous leurs effectifs pour tenir leur ligne de front. De plus, les faiblesses internes kurdes restent importantes. Leurs forces sont politiquement divisées et s'affrontent parfois directement. Face à l'afflux de réfugiés, à la crise politique qu'il traverse et aux profondes difficultés économiques liées notamment à la baisse du prix du pétrole, le GRK est fragilisé et pourrait connaître quelques mouvements de déstabilisation internes[47].

Les Kurdes ne sont donc pas l' « acteur miracle » des guerres de Syrie et d'Irak, qui pourrait permettre aux Occidentaux d'influer sur la sortie de crise et détruire Daech à un coût militaire acceptable. Au niveau diplomatique, la fourniture d'armes lourdes au PYD pourrait remettre sérieusement en cause les relations américano-turques ; dans le même temps, ne pas agir pourrait pousser les Kurdes vers la Russie… Il n'est pas non plus interdit de s'interroger sur les conséquences de la fourniture d'armes et d'équipements à des populations qui ne souhaiteront sûrement pas, dans l'avenir, regagner le giron de leurs États respectifs.

PE

Mots clés
Kurdes
Irak
Syrie
Peshmergas

46. Entretien avec Hamit Bozarslan, le 24 septembre 2015.
47. Voir notamment D. Natali, « Stalemate, not Statehood, for Iraqi Kurdistan », Washington, Brookings, 2 novembre 2015.